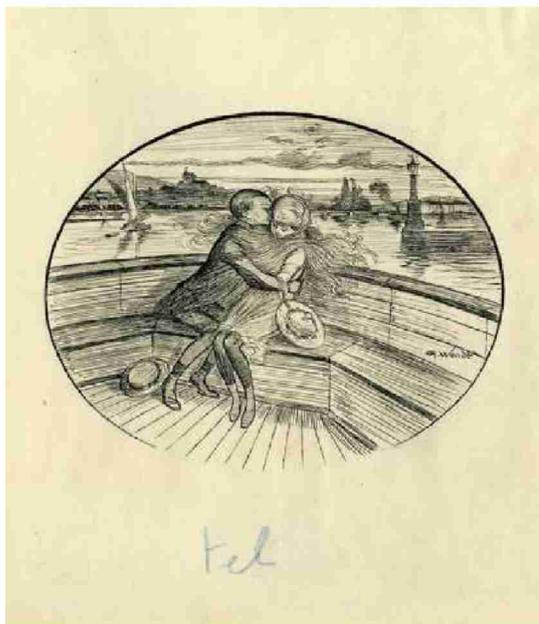
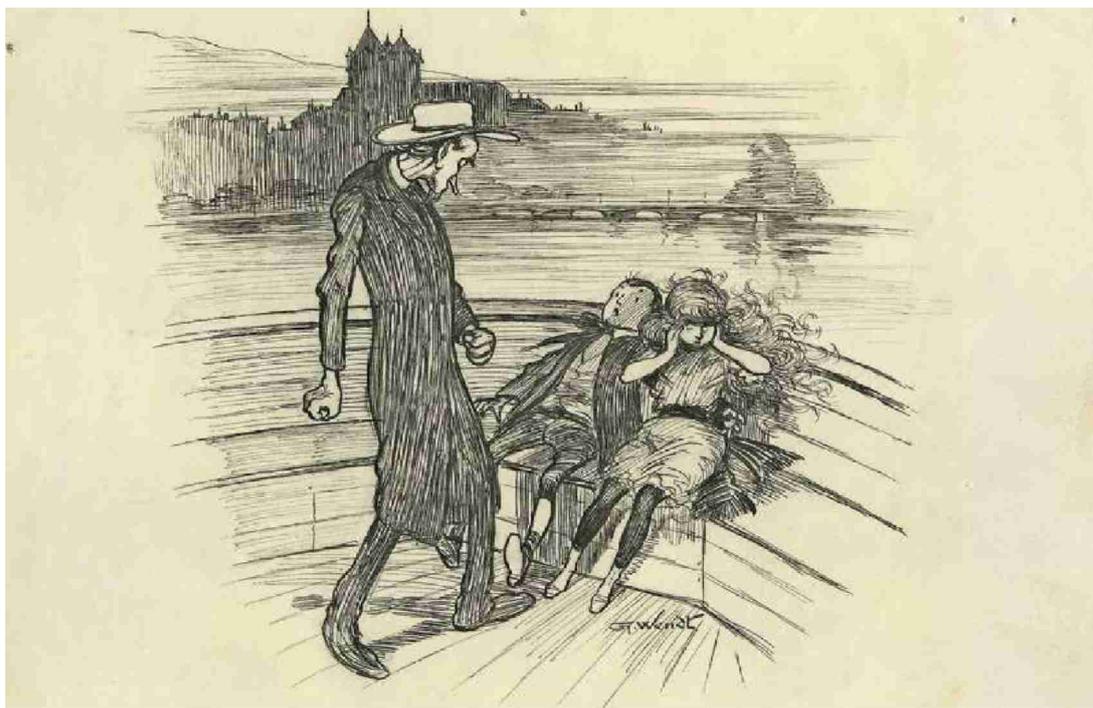




Littérature Genève redécouvre Louis Dumur



Deux dessins de Gustave Wendt pour «L'école du dimanche» et la photo de Louis Dumur. MAH/ARCHIVES CANTONALES VAUDOISES



Romancier oublié, Dumur mérite d'être mieux connu. Exposition et publication y contribuent

Benjamin Chaix

Dumur a longtemps été le nom d'une agence immobilière entrée dans cette famille en 1867. Quatre ans plus tôt naissait, à Vandœuvres, Louis Dumur, qui allait se faire connaître hors de l'entreprise familiale. Il devint journaliste et écrivain, et travailla de nombreuses années pour la revue littéraire et maison d'édition parisienne le *Mercure de France*, qu'il avait contribué à fonder en 1890.

«Son nom n'est pas mentionné sur le site Internet du *Mercure*», déplore Françoise Dubosson, qui est avec François Jacob, ancien conservateur de l'Institut et Musée Voltaire, l'une des forces vives de la récente Société Louis Dumur. L'exposition inaugurée mardi dernier aux Archives d'État est leur œuvre, en collaboration avec l'archiviste Alain Dubois. Pourquoi cet «oubli» de l'écrivain suisse dans l'histoire du *Mercure*? «Peut-être parce qu'il n'était pas dans la ligne symboliste des autres fondateurs. Dumur défendait une écriture réaliste», souligne Françoise Dubosson.

Un Genevois qui dérange

N'en déplaise aux historiographes du *Mercure de France*, Louis Dumur faisait partie des meubles du 26, rue de Condé. Il y habitait et fréquentait assidûment l'équipe de rédaction, composée notamment d'Alfred Vallette et de sa femme, Rachilde, une romancière portée sur le travestissement.

«Outre ses romans genevois, Louis Dumur a publié à Paris des romans historiques qui eurent un grand retentissement», explique Françoise Dubosson. «Le boucher de Verdun» fut un énorme succès éditorial pour Albin Michel en 1921. Ce livre évoquait la Grande Guerre dans un esprit nationaliste fort apprécié à l'époque. La crudité de certaines descriptions acheva d'en faire un succès.»

Se référant au caractère sulfureux du *Boucher de Verdun*, Emmanuel Haymann écrit dans *Albin Michel, le roman d'un éditeur* (1993): «Barbiche sévère, petites béciles, regard doux, Louis Dumur cultive d'une manière vétilleuse l'apparence du Genevois calviniste austère et triste. Pourtant, ce petit bonhomme fait carrière dans le scandale. Il publie ensuite un ouvrage sur la Suisse dans le conflit qui fait hurler ses compatriotes du bord du Léman, puis il analyse dans des romans au ton égrillard les exactions des Soviétiques dans l'ancien empire de Russie.»

«Son roman sur la Suisse, c'est *La croix rouge et la croix blanche ou la guerre chez les neutres* (1925), un livre qui lui vaut un courrier indigné et pas mal d'inimitiés en Suisse», précise Françoise Dubosson. «Ce livre est un reflet très sincère de son opinion sur la neutralité en temps de guerre et sur les compromissions qui peuvent en découler.»

Paul Chaponnière pensait à *La croix rouge et la croix blanche* en écrivant après la mort de Dumur en 1933: «On a souvent dit de Louis Dumur qu'il était un enfant terrible. Si terrible qu'il a parfois injurié sa mère spirituelle - peut-être parce qu'il souffrait de devoir vivre loin d'elle. Mais quelle est la mère, si rigoriste soit-elle, qui ne se décide un jour à pardonner?»

L'heure du pardon est donc arrivée, avec la création en 2011 de la Société Louis Dumur, qui publie les Cahiers Louis Dumur et veille sur les projets de réédition des principales œuvres de l'écrivain. Un volume contenant «*Les trois demoiselles du père Maire*», «*Le centenaire de Jean-Jacques*» et «*L'école du dimanche*» vient de paraître chez Slatkine. Ces trois livres étaient sortis en 1909, 1910 et 1911.



Archives d'État

L'homme qui gardait tout

Louis Dumur ne jetait rien. C'est une aubaine pour les organisateurs de l'exposition Louis Dumur (1863-1933), «un enfant des Tranchées». Ils n'ont eu qu'à puiser dans les très nombreux documents que l'écrivain a laissés.

Manuscrits, lettres, éditions originales, photographies, dessins de l'illustrateur de la trilogie genevoise, Gustave Wendt, garnissent les vitrines des Archives d'État. Même un feuillet griffonné nerveusement, témoignage de l'humeur parfois tourmentée de l'auteur.

Enfant des Tranchées, Dumur l'était quand il vivait chez ses parents au square de Champel (aujourd'hui disparu). Bien plus tard, il écrivit sur d'autres tranchées, dans ses quatre ouvrages controversés traitant de la guerre de 14-18.

Au chapitre des romans genevois, l'exposition évoque la figure du père Maire, un vieux maître au Collège Calvin, dont les trois «filles» étaient des baguettes de

différentes longueurs, à l'usage disciplinaire.

Le centenaire de la mort de Rousseau, en 1878, avait ravivé de vieilles passions dont Dumur se fait l'écho dans «Le centenaire de Jean-Jacques». Enfin, Nicolas Pécolas, un double de Louis Dumur enfant, connaît dans *L'école du dimanche* ses premiers émois amoureux, dans la salle de l'actuel bar Athénée 4. Par malchance, son élue est la pupille du terrible pasteur Babel. Dumur ignorait qu'il en existerait un jour un autre, aujourd'hui nonagénaire, et pas du tout terrifiant, prénommé Henry... Les observations drôles et critiques de Louis Dumur sur l'instruction religieuse des enfants protestants de son temps firent hurler les bien-pensants de Genève. Il leur répondit dans le fascicule «Les enfants et la religion», édité par le Mercure de France. Un extrait se trouve dans la réédition des trois romans. **B.CH.**

Exposition «Louis Dumur (1863-1933), un enfant des Tranchées», jusqu'au 5 janvier 2019 aux Archives d'État, 1, rue de l'Hôtel-de-Ville.

Trilogie genevoise de Louis Dumur, Éditions Slatkine 2018, 407 p.